

CHAPITRE I

UN PROJET DE RECHERCHE SUR LES JEUNES FEMMES AUTOCHTONES : POURQUOI ?

1.1 Le choix du sujet de recherche

Notre intérêt pour les conditions de vie des femmes autochtones remonte à plus d'une dizaine d'années. Cet intérêt est nourri par des expériences, des rencontres et des réflexions, sources de nombreux questionnements et autant d'objets d'étude. Notre expérience de mère et de foyer d'hébergement scolaire pour des enfants autochtones, ajouté à notre travail d'intervention auprès de parents autochtones, nous a permis de connaître certains aspects du vécu de gens de la communauté de Kitcisakik. De ces expériences, nous retirons une connaissance personnelle que nous voulons approfondir. De plus, il reste beaucoup de travail à faire pour enrayer les mythes et préjugés concernant le mode de vie des autochtones; nous pouvons y contribuer.

La trajectoire des jeunes femmes et des mères autochtones sort souvent des cadres à l'intérieur desquels nous sommes habitués de réfléchir ou d'agir comme praticienne sociale. Les interventions psychosociales traditionnelles prennent appui sur une vision stéréotypée de la famille de classe moyenne qui compte deux parents et, en moyenne, deux enfants. Pour comprendre et mieux intervenir avec les jeunes femmes, les jeunes mères qui en ont besoin, et leur famille, il est utile de sortir du modèle familial classique.

Nous avons choisi de porter notre attention sur les valeurs qui sous-tendent la maternité, et plus largement le *maternage*. Nous explorerons le sens que donnent les jeunes femmes au fait d'avoir des enfants, ceci en tenant compte des conditions de vie et des relations avec les autres membres de la communauté. Nous voulons donner la parole aux jeunes femmes pour mieux comprendre leur expérience du *maternage*, nous rapprocher du sens qu'elles lui donnent, saisir le potentiel et les limites qui peuvent être associés au vécu du maternage.

Nous avons choisi d'explorer une problématique qui appartient à un autre contexte culturel en sachant que nous devrions faire face à des limites : celle d'être blanche, celle de la rareté des écrits « autochtones », particulièrement à propos des mères et du *maternage*, celle de la suspicion et de la peur du jugement de la part des jeunes femmes autochtones, celle de l'inégalité du savoir, donc de pouvoir, entre l'universitaire et la jeune femme algonquine. Le déroulement de notre projet de recherche et ses résultats s'en trouveront affectés.

1.2 Pertinence et intérêt de la recherche

Cette étude permettra de développer de nouvelles connaissances sur les femmes autochtones, ce qui n'est pas négligeable, les écrits étant plutôt rares et limités à certaines problématiques telles la violence et la toxicomanie. Peu de recherches québécoises s'intéressent spécifiquement aux femmes autochtones. Par ailleurs, les thèmes liés au *maternage* sont moins populaires depuis que les femmes revendiquent leur espace en dehors du carcan domestique et de la reproduction.

Le développement des connaissances est au cœur du renouvellement des pratiques en service social. Les populations autochtones ont été considérablement étudiées par d'autres disciplines mais peu en travail social. S'intéresser à l'expression des jeunes femmes sur leur *maternage* peut ouvrir des pistes intéressantes pour bonifier les actions, que ce soit en promotion-prévention ou en intervention individuelle ou collective, sur des thématiques reliées à la famille, telles la maternité précoce, la santé reproductive, les conséquences de la monoparentalité, les compétences parentales, les relations hommes/femmes/enfants et autres.

Donner la parole et écouter ce que les jeunes femmes ont à dire est en soi une pratique émancipatoire (Febbraro, 1994) qui donne le pouvoir aux femmes de nommer elles-mêmes ce qui les concerne, de donner leur interprétation du scénario dont elles sont les actrices principales.

Nous croyons aussi que nos résultats peuvent servir à alimenter des discussions et des réflexions qui se tiennent dans la communauté de Kitcisakik. Le propos de cette recherche expose une réalité importante qui est au cœur de la vie personnelle, familiale et communautaire des gens de la communauté. Autant les jeunes, les femmes, les hommes, les intervenants sociaux, scolaires et politiques, qui se questionnent, qui cherchent des solutions, qui initient des changements, peuvent y trouver un nouvel éclairage. Un éventail de thèmes sont abordés, du point de vue des jeunes femmes interviewées, les mères de la communauté de demain.

CHAPITRE II

CONTEXTE AUTOCHTONE ET MATERNAGE

2.1 La communauté de Kitcisakik

Une des particularités de la population algonquine de Kitcisakik tient au fait qu'elle a pu conserver son mode de vie traditionnel jusqu'aux années soixante-dix, bien que les relations avec les non-autochtones datent de beaucoup plus longtemps. Ce n'est qu'au cours du XX^e siècle que l'exploitation forestière et minière s'est accélérée, envahissant le territoire algonquin au point de marquer définitivement l'organisation économique et sociale de la nation algonquine.

Aujourd'hui, la bande du Grand Lac Victoria demeure la seule bande non sédentarisée à l'est du Canada. C'est-à-dire que les membres de la communauté se déplacent et peuvent vivre sur plusieurs sites au cours de l'année. Le refus d'un statut de réserve faisait consensus encore récemment dans la population qui veut ainsi protéger l'occupation de son territoire, le nomadisme et certaines activités traditionnelles⁴. Cependant, il y a des conséquences à ce choix qui se traduisent, entre autres, par des services publics et communautaires déficients, voire absents. Contrairement aux réserves indiennes que l'on retrouve à proximité⁵, à Kitcisakik, aucun service public n'est acquis : par exemple l'eau potable, l'électricité, l'entretien de la route. Les habitations se bâtissent au gré et aux frais des propriétaires, sans réglementation ni aide financière fédérale, alors que sur les réserves, le développement domiciliaire est subventionné et relève de la bande qui demeure propriétaire des résidences. Actuellement, il semble que la création d'un village régi sous un autre mode que celui de réserve soit à la veille de se réaliser.

La communauté de Kitcisakik compte deux sites principaux où sont concentrées les résidences et des infrastructures minimales: le Grand Lac Victoria, à 100 kilomètres au

⁴ Voir annexe II

⁵ La réserve du Lac Simon, près de Val-d'Or et celle de Pikogan, près d'Amos.

sud de Val-d'Or (environ 600 km au nord de Montréal) est habité presque exclusivement durant la saison estivale; le Lac Dozois où sont installés certains services de base, est situé à 75 kilomètres au sud de Val-d'Or. Ce dernier site est plus près de la route provinciale 117, soit à environ dix kilomètres sur un chemin forestier.

On peut qualifier la population de Kitcisakik de semi-nomade. Cette mobilité est un élément important dans le mode de vie de la population et caractérise les conditions de vie des femmes de la communauté.

À l'instar des autres communautés autochtones canadiennes, Kitcisakik connaît une croissance démographique importante, due principalement à un haut taux de natalité. La population est très jeune. En 1996, 64,8% de la population de Kitcisakik a moins de 25 ans, comparativement à 49,4% de la population des Indiens inscrits et à 33,4 % pour l'ensemble de la population canadienne⁶. Les 40 ans et moins représentent 88% de la population de la communauté. Une tranche très importante de la population est constituée d'enfants et de personnes en âge de procréer. La réalité du *maternage* est donc très présente dans la communauté.

Voyons brièvement quelques autres caractéristiques de la population étudiée, telles la langue d'usage, la scolarité et l'occupation. La langue maternelle est l'algonquin, la langue seconde est le français. Comme il est généralement reconnu pour l'ensemble des communautés autochtones du Canada, le niveau de scolarité est très faible. Il est à noter qu'il y a maintenant plus de 40 ans que les enfants autochtones sont soumis à la même obligation de scolarisation que les autres Canadiens, et les services éducatifs ne sont toujours pas disponibles dans la communauté.

Les enfants de niveau primaire et secondaire, ainsi que les adultes qui retournent à l'école, sont intégrés aux écoles de la ville la plus proche, soit Val-d'Or. Ils ont accès à certains services qui les soutiennent dans leur cheminement académique. Des actions

⁶ Source : Données ministérielles de base 1997, MAINC, registre des Indiens et Statistique Canada, Statistiques démographiques annuelles 1996, no 91-213-XPB.

sont menées pour améliorer la scolarisation des membres de la communauté, de même que leur employabilité⁷.

À Kitcisakik, les emplois sont rares. Les activités traditionnelles de chasse, de trappe, et de pêche, qui étaient autrefois à la base de l'économie de la communauté, sont maintenant pratiquées d'abord pour combler les besoins alimentaires des familles puis en second lieu comme loisir.

Les gens de Kitcisakik vivent entre la tradition et le modernisme, entre la forêt et la ville. La beauté et la richesse de la nature côtoient la pauvreté et les problèmes sociaux. Dans cette dualité, une communauté fragile se développe et se démarque par une force de survie assez remarquable. On y retrouve les « facteurs de protection » (Blanchet et al., 1993) suivants: l'attachement des gens à leur territoire, à leur culture, à la beauté et aux richesses naturelles de leur milieu de vie ; l'existence de réseaux sociaux et familiaux ; la présence assez soutenue d'intervenants des différents services sociaux et de santé tant autochtones qu'allochtones. Certaines caractéristiques du milieu constituent un potentiel intéressant pour améliorer la situation.

2.2 Le brouillage des valeurs

À Kitcisakik, comme ailleurs, les valeurs traditionnelles transmises de génération en génération, ne sont pas tangibles dans la réalité de tous les jours. Il règne une grande confusion entre les valeurs qui fondent l'identité amérindienne et celles que transmet la culture « blanche nord-américaine ». Traditionnellement, les valeurs fondamentales des peuples autochtones reposent sur la coopération, l'unité et la dignité (Sioui, 1989). L'arrivée et la domination des européens modifient le mode de vie des peuples autochtones et affectent les valeurs familiales, communautaires et spirituelles autour desquelles s'harmonisaient la vie personnelle et collective (Commission royale sur les peuples autochtones, 1996 ; Sioui, 1989).

⁷ Voir annexe III au sujet de la Commission de développement des ressources humaines algonquines en Abitibi (C.D.R.H.A.A). Cet organisme a été créé par trois communautés algonquines.

De façon générale les autochtones d'Amérique du Nord règlent leur conduite selon un ensemble de valeurs traditionnelles que nous mettons ici en parallèle avec les valeurs de la culture dominante

Tableau I Comparaison des valeurs culturelles ⁸.

Valeurs traditionnelles amérindiennes	Valeurs contemporaines nord-américaines
Croyance en un cercle sacré de la vie (équilibre entre la nature et la vie ; respect de la vie, vision sacrée, reconnaissance d'un monde spirituel) ;	Croyance en l'évolution et au progrès (maîtrise de la nature ; désir de contrôle sur les cycles de la vie ; primauté des valeurs matérielles ; consommation) ;
Attachement à la terre «mère nourricière» appartenant à la collectivité ;	Propriété privée et exploitation des ressources ; inégale répartition de la richesse ;
Temps vécu en relation avec les saisons ; centré sur le présent en suivant les traditions ;	Temps lié à la technologie et à l'efficacité ; centré sur l'avenir, le progrès et le changement.
Société fondée sur l'égalité, et le sens de la communauté ;	Apparition d'inégalités sociales basées sur le travail et la consommation;
Coopération, partage ;	Compétition, propriété privée, capitalisation
Absence de pouvoir de coercition ; l'échange est favorisé ; la règle du don assure l'ordre et la paix sociale.	Présence d'un ordre extérieur et coercitif à l'égard de l'individu : l'État
Anonymat, humilité	Reconnaissance
Approche holistique	Approche analytique

Le choc des valeurs se fait sentir dans plusieurs sphères de la vie des populations autochtones. Voyons quelles sont les conséquences de l'effritement des valeurs traditionnelles sur deux points qui influencent directement la condition des jeunes femmes, soient la place des femmes et des enfants et les effets de l'internat des enfants indiens, comme stratégie d'acculturation, pendant plusieurs générations.

⁸ Nous avons complété ce tableau en puisant dans :

1. Heinrich, R.K., Corbine, J.L., Thomas, K.R., (1990) *Counselling Native Americans*, Journal of Counselling & Development, Nov./Déc., vol. 69, p.129.

2. L. Cardinal et J. Lapointe, (1990) « L'ethnicité », dans *Initiation thématique à la sociologie* (réd.), Saint-Boniface, p. 279-284

2.2.1 Le statut des femmes et des enfants

Le rôle et le statut des femmes ne sont pas identiques d'une nation autochtone à l'autre. De façon générale, on remarque que, traditionnellement, les femmes occupent un rôle majeur dans la communauté autochtone (CRPA, 1996 ; Sioui, 1989; Viau, 2000). On dit de ces sociétés qu'elles sont de type matriarcal par tradition, et que l'ordre « matrilinéaire » qui y prévalait aurait été érodé par l'acculturation. (Sioui, 1989). La liberté, l'égalité, la bienveillance pour l'étranger sont des traits de ces types de société. *«...la femme amérindienne n'est sous l'emprise de personne. Elle se marie avec qui elle veut, quand elle veut et si elle le veut. Dès l'âge de la puberté, elle suit librement le cours que la nature a imprimé en elle ... »* (Sioui,1989). Les hommes confient leur « semence » aux femmes qui conçoivent, nourrissent et éduquent. Les femmes accueillent l'enfant avec humanité et reconnaissance. Elles ont recours à des plantes abortives pour interrompre les grossesses non désirées et elles ont rarement plus de quatre enfants.

Au contact de la culture européenne, le statut des femmes a changé ; elles ont perdu leur place centrale dans la communauté (Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, 1993 ; CRPA, 1996). De personnes hautement respectées, dont l'apport matériel à la communauté a une valeur égale à celui des hommes, les femmes autochtones subissent l'influence patriarcale du modèle européen. Cette forme d'organisation fondée sur le pouvoir du « patriarche » (monarque, père,...) perdure depuis des siècles dans le monde dit civilisé (Badinter, 1986). On assiste alors à la dévalorisation des femmes autochtones.

Traditionnellement, la fécondité des femmes fait l'objet de rituels et de fêtes. Les enfants occupent une place particulière dans les cultures des Premières Nations. Selon la tradition, ils sont un don des esprits, et il faut les traiter avec beaucoup de douceur. Les enfants sont pris en charge par le groupe familial et apprennent les valeurs et la vie en observant les adultes. C'est dans un cadre de liberté et de respect qu'on leur inculque le sens des responsabilités (Vincent, 1995). En est-il toujours ainsi aujourd'hui ? Par exemple, dans la communauté qui nous intéresse, les familles

auprès des enfants. Leur histoire collective de dépossession, tant au plan de l'identité que des ressources, a profondément marqué la communauté, entraînant plusieurs adultes dans diverses formes de dépendance et surtout dans le cycle de la violence, de sorte qu'ils ne sont pas en mesure de répondre en permanence aux besoins de leurs enfants.

2.2.2. Les pensionnats indiens et la déresponsabilisation des familles

Des années quarante aux années soixante, l'internat des enfants amérindiens, a été une mesure dans le processus d'acculturation qui, croyons-nous, a une incidence sur le *maternage* aujourd'hui. Nous abordons le sujet parce qu'il constitue une réalité présente chez les jeunes mères, avec ou sans enfant, avec qui nous nous entretenons. Elles sont elles-mêmes des enfants, des petit-enfants, ou arrière-petit-enfants de parents ayant connu la scolarisation hors de la communauté.⁹

« Il apparaît vraiment que les années '50 marquent une précipitation de la désintégration culturelle - en particulier celle de l'autorité parentale, - car c'est au milieu de cette décennie que les enfants sont arrachés à leur famille... » (Leroux, 1995), privant ainsi les parents de leur rôle d'éducateurs. Les compétences parentales des autochtones sont mises en doute. Les enfants sont placés massivement dans des pensionnats ou des foyers d'accueil, et la communication entre les générations est coupée. Les parents perdent leur habileté à établir des liens avec leurs enfants. *« Privés d'amour, de soins et de soutien, ils étaient incapables de faire ces gestes qui ne sont pas innés mais qui s'acquièrent par l'observation, la participation, l'interaction. »* (CRPA, 1996).

Encore aujourd'hui, les jeunes femmes sont prises entre leur attachement à leur culture, et des réalités communautaires et familiales difficiles, de sorte qu'il y a peu de modèles auxquels elles peuvent s'identifier. De plus, elles sont intégrées dès l'âge de cinq ans

⁹ En effet, à Kitchisakik, notre site de recherche, cela fait maintenant quarante ans que les enfants sont scolarisés à l'extérieur de la communauté. Les motifs et les conditions d'éducation sont différents aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que les enfants doivent encore être placés dans d'autres foyers que le leur pour recevoir une éducation qui n'est pas adaptée culturellement.

dans des familles non-autochtones plusieurs mois par année. Elles sont alors exposées à un autre modèle culturel, où les valeurs familiales sont davantage fondées sur la réussite et la performance. C'est là aussi qu'elles ont l'occasion de prendre conscience de la pauvreté de moyens qui affectent leur milieu d'origine, comparativement aux facilités dont disposent les familles qui les accueillent. Ont-elles les ressources et le soutien nécessaires pour s'orienter vers une voie mitoyenne où il serait possible de profiter du meilleur des deux mondes ?

2.3 Conditions de vie des jeunes femmes

Prises à l'intersection de deux modes de vie, deux systèmes de valeurs, dans un milieu d'appartenance où la famille est affaiblie, quelles références guident les jeunes femmes qui se retrouvent dans la réalité du *maternage* ?

2.3.1 Un modèle de reproduction coloré par le passé

Voyons maintenant la question de la reproduction chez les femmes autochtones, point de départ du *maternage*. Nous retrouvons à l'intérieur de ce thème, les taux de natalité et de fécondité, la taille des familles, le jeune âge des mères.

Les populations autochtones du Canada, malgré d'importants déficits, connaissent tout de même des améliorations au plan de la santé physique et, en conséquence, une baisse des taux de mortalité, qui les rapprochent lentement des standards nord-américains. Actuellement, la population autochtone est jeune et en croissance parce qu'elle est en meilleure santé qu'il y a trente ans, mais aussi parce qu'il y a beaucoup plus de naissances que dans la population canadienne en général. Il y a bien une diminution du nombre d'enfants depuis quelques années, mais elle est plus faible chez les Algonquins que dans d'autres nations.

Les femmes ont plus d'enfants, enfantent plus tôt dans leur vie, et elles sont moins enclines à utiliser les moyens de contraception, dits modernes, ou à recourir à l'avortement (Femmes autochtones du Québec, 1997 ; Lavallée et Picard, 1997).

Les chiffres sont éloquentes. Le tableau suivant nous permet de faire une comparaison rapide des statistiques entre la population des Indiens inscrits et la population en général ¹⁰.

TABLEAU II Synthèse de données statistiques sur la famille

	Indiens inscrits	Population en général
Taux de fécondité (Canada)	2,7 par 1,000	1,7 par 1,000
Taux de natalité (Canada)	25,8 par 1,000	14,9 par 1,000
Ratio de dépendance (femmes)	88,0	63,7
Taille moyenne famille (Québec)	4,5 (sur réserve)	3,1
% mères de moins de 25 ans	55 %	28 %
% mères de moins de 18 ans	8 %	1,2 %
Taux de grossesse chez moins 18 ans (Québec)	95 à 120 pour 1,000	18,8 pour 1,000
% familles monoparentales (Québec)	25,7 %	21,7 %

Nous observons que les comportements reproducteurs des autochtones favorisent les naissances. L'éducation sexuelle n'est pas très développée dans la plupart des familles, surtout chez celles qui vivent de façon plus traditionnelle. Il faut aussi tenir compte du fait que la contraception moderne et l'avortement sont mal acceptés culturellement. Et cet état de fait persiste même si la majorité des jeunes sont bien renseignés, à l'extérieur de la famille, et qu'ils ont accès à des moyens de contraception. Comme pour l'ensemble des Québécoises, les femmes autochtones connaissent les moyens de contraception (Dandurand et al., 1994) mais ne les utilisent pas nécessairement, particulièrement chez les plus jeunes. Les jeunes filles autochtones ont des relations sexuelles précoces et souvent non protégées. Comme il est généralement démontré

¹⁰ Le taux de fécondité indique combien d'enfants naissent en moyenne par tranche de 1000 femmes durant leurs années de fertilité. Le taux de natalité est le nombre de naissances vivantes sur une population de 1000 personnes.

dans les études sur la sexualité des jeunes et de la population en général, les inégalités de pouvoir dans les relations amoureuses consacrent aux filles la responsabilité de la contraception.

2.3.2 Une réalité marquée par des problèmes sociaux « modernes »

Des familles en changement

Les jeunes femmes autochtones ont -ou auront- presque autant d'enfants que leurs ancêtres, mais dans des conditions qui ont profondément changé. Les nouvelles réalités familiales, les problèmes sociaux tels la violence et la pauvreté détériorent le contexte dans lequel les jeunes femmes vivent leur période de *maternage*.

Dans la société québécoise, la structure familiale s'est modifiée au cours des dernières décennies. Les communautés autochtones n'échappent pas au phénomène. Le taux de familles monoparentales est de 25,1% chez les Indiens inscrits, comparativement à 17,7% pour les familles canadiennes non-autochtones (MAINC, 1996).

La famille n'est plus la même, et ce, au-delà du phénomène de la monoparentalité. En milieu autochtone, comme ailleurs, les couples restent unis moins longtemps. Le soutien entre les générations est moins important qu'auparavant. Pour plusieurs motifs, notamment le travail ou les difficultés personnelles, les membres de la famille ont souvent des problèmes à exercer leur rôle et leurs responsabilités auprès des leurs. Il n'y a pas longtemps, il était courant que des grands-parents, des tantes, des grandes sœurs remplacent un parent incapable de prendre en charge ses enfants.

Cette précarité peut se manifester par la perte d'habiletés parentales, conséquence presque inévitable quand les enfants sont pris en charge par d'autres personnes. En plus, les contacts transculturels font naître de nouveaux besoins et proposent d'autres façons de faire qui peuvent générer une tension entre des modèles de *maternage* différents. Ceci peut provoquer, chez le parent autochtone, un sentiment d'incompétence et même provoquer un désengagement vis-à-vis ses enfants.

Les visages de la violence

On ne peut passer sous silence la prévalence de la violence dans les communautés autochtones. De façon générale, la violence familiale, conjugale et sexuelle est très répandue et peu chiffrée, tant dans l'ensemble de la population que dans les communautés autochtones (CCVF, 1993 ; CRPA, 1995 ; Pétawabano et al., 1994 ; Pelletier et Laurin, 1993). On estime que la presque totalité de la population autochtone a subi ou a fait subir une forme ou une autre de violence au cours de sa vie. La violence a atteint des proportions endémiques. Les causes sont multiples et devant la Commission royale sur les peuples autochtones, un lien est établi entre la violence et les situations où les individus se sentent prisonniers d'un désavantage ou d'une frustration.

Dans ce contexte, la sexualité des femmes autochtones se trouve souvent bafouée (CCVF, 1993). Hommes, femmes et enfants vivent de la confusion au plan de la sexualité. La limite entre la relation sexuelle et l'agression est souvent traversée. (CRPA, 1995 ; CCVF, 1993). Cela nous amène à considérer la probabilité que plusieurs femmes deviennent enceintes suite à une agression sexuelle.

La pauvreté des femmes autochtones

La pauvreté est un autre héritage qui marque le quotidien de la plupart des jeunes femmes et des jeunes mères. Les femmes autochtones n'échappent pas à la pauvreté structurelle des femmes à travers le monde. Leur réalité se rapproche à plusieurs égards de celle des femmes des « pays en voie de développement » que l'on pense au taux de natalité, à l'espérance de vie, aux conditions de logement et d'hygiène publique.

Les Indiens et Indiennes dans les réserves (incluant les établissements indiens) sont les plus mal nantis économiquement parmi les autochtones (CRPA, 1995). Chez les Indiens inscrits, le recours à l'aide sociale s'est accru au cours de la dernière décennie, passant de 37,4% en 1981 à 43,3% en 1992 (MAINC, 1996). L'aide sociale est devenue une ressource de base dans plusieurs communautés. Quand on regarde les statistiques concernant les femmes, le portrait est encore plus sombre. Il est à noter

que le revenu des familles et des ménages algonquins se situe en bas de la moyenne des nations autochtones (Gagnon, 1993).

Bref, les femmes autochtones sont très défavorisées économiquement. Leurs niveaux d'emploi et de revenu sont plus bas que ceux des hommes autochtones et bien au-dessous des taux relatifs aux hommes et aux femmes non-autochtones. Elles sont très dépendantes de l'aide sociale, surtout sur les réserves et les établissements indiens comme Kitcisakik. Le chômage frappe davantage les plus jeunes. Ce phénomène de persistance de la pauvreté est très inquiétant, surtout quand on observe le nombre croissant de jeunes qui seront bientôt en âge d'être actifs sur le marché du travail. Les nations autochtones sont encore bien loin de l'autonomie économique. (CRPA, 1995 ; Oberle, 1993)

Avoir plusieurs enfants peut être perçu comme source de richesse. Cependant les jeunes femmes autochtones doivent se résigner à vivre leur *maternage* dans des conditions difficiles. Elles se retrouvent souvent seules avec leurs petits, pauvres, sans logements décents, soumises quotidiennement à un haut niveau de stress. Dans la communauté étudiée, nous constatons qu'il existe peu de ressources réellement adaptées à leurs besoins, comme des services leur permettant de renforcer les habilités parentales et qui tiennent compte du modèle d'éducation autochtone, si elles le désirent ; du gardiennage à moindre coût ; une résidence ; un réseau de soutien en qui elles ont confiance ; et surtout, de l'encouragement à se réaliser comme mères, mais aussi comme jeunes femmes qui peuvent projeter de poursuivre leurs études, d'obtenir un emploi, de s'impliquer dans le développement de leur communauté.